

— Cela fait du bien, la vue d'un bonheur ! reprit-il en s'approchant. N'est-ce pas, Tiomane, que ce mariage est notre fête à tous ?

— Sans doute, repartit-elle, toujours sans lever les yeux, et affectant son ton le plus indifférent.

— Oui, poursuivit-il, s'efforçant de dominer son embarras, c'est un beau rêve réalisé ! Cette petite gâtée de Maritza pourrait bien faire la meilleure des femmes. Je crois, ma parole ! qu'elle aime très sérieusement son Caton... et toi ?

— Assurément, c'est bien mon avis ; Maritza a du cœur, et une affection si rare ne pouvait manquer de la toucher.

— Et qu'il est heureux, ce Sancède ! reprit Guillaume en lui tendant, presque tremblant, quelques brins de fougère dont elle parsemait ses bouquets, — tout offrir à sa femme ! la prendre pauvre, dénuée... la prendre pour elle seule, et lui apporter l'aisance... pourvoir à cette existence qu'elle vous accorde... fournir à tout ce qui est elle... assumer pour soi, enfin, toutes les charges d'une vie si chère....

— Dame ! n'est-ce pas un peu le rôle de l'homme ? riposta narquoisement Tiomane.

— Eh ! oui, tu as raison, continua il en s'animant, c'est bien là le rôle de l'homme ; mais qu'ils sont favorisés, ceux que les circonstances servent en leur permettant de remplir cette obligation de nature et de cœur ! Aimer une femme plus riche que soi, c'est un affreux malheur, Tiomane, ajouta-t-il.

— Je le crois, dit-elle sèchement.

De nouveau, le silence les enveloppa. Elle continuait à choisir parmi les tiges étalées devant elle, très appliquée à parfaire son élégante besogne. Il reprit, d'une voix pressante :

— Ainsi, c'est également ton avis. Tu n'admetts pas que, malgré la force, la sincérité, l'irrésistible, si l'on peut dire, de son attachement, un homme ose prétendre à une union disproportionnée... puisque la situation de la femme l'emporterait sur la sienne... Tu n'admetts pas qu'il espère en l'avenir pour prendre sa revanche de son infériorité, qu'il ait presque le droit d'avoir confiance en ses efforts, en son courage tenace, certain de soutenir toutes les luttes, d'affronter toutes les difficultés, animé de cette fièvre de réussite née de la plus noble des ambitions : s'élever jusqu'à elle ! Tu n'admetts pas, non plus, que la femme trouve peut-être quelque dédommagement dans la puissance, l'absolu de ce sentiment qu'elle inspire ; que la grandeur de l'affection lui semble suppléer la médiocrité de la position ; enfin, qu'elle puisse avoir pitié....

— Non, interrompit-elle durement, impatientée par les affirmations de cette tendresse qu'elle rapportait à une autre, et goûtant un âpre plaisir à enfoncer le poignard jusqu'au fond ; si j'étais cette femme, il me viendrait à la pensée que ma misère eût été moins recherchée, sans doute, que ma richesse.... malgré moi, je douterais que la dignité de l'homme condescendrait à ce rang subalterne dans le ménage.... j'estimerai peut-être qu'il eût dû refréner un sentiment, après tout, profitable... qu'il eût été plus grand à lui de le taire, de le voiler.... d'attendre, au besoin, qu'il eût conquis une situation égale, supérieure à la mienne... bref, mon impression, la voici résumée en quelques mots : un homme de cœur ne se met jamais sous la dépendance d'une femme....